

Théorie, stratégie - Révolution dans un monde en réchauffement : leçons des révolutions russes et syriennes

lundi 23 juillet 2018, par [MALM Andreas](#) (Date de rédaction antérieure : 23 juin 2018).

Sommaire

- [La révolution comme symptôme](#)
- [La contre-révolution et le \(...\)](#)
- [La révolution pour traiter \(...\)](#)
- [La révolution contre les \(...\)](#)

Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour associer le changement climatique à la révolution. Si l'ordre planétaire sur lequel toutes les sociétés sont construites commence à s'effondrer, comment peuvent-elles rester stables ? Divers scénarios de bouleversements plus ou moins horribles ont longtemps été extrapolés à partir de températures élevées. Dans son roman 'The Drowned World' de 1962, aujourd'hui souvent considéré comme le premier ouvrage prophétique de climat-fiction, J. Ballard évoquait la fonte des calottes glaciaires, une capitale anglaise submergée par des marais tropicaux et des populations fuyant la chaleur insupportable vers les redoutes polaires. La direction de l'ONU cherchant à gérer les flux migratoires supposait que « dans les nouveaux périmètres décrits par les cercles arctiques et antarctiques, la vie continuerait comme avant, avec les mêmes relations sociales et domestiques, avec la plupart des mêmes ambitions et satisfactions ». [1] Un monde noyé ne ressemblerait en rien à celui que l'on connaissait jusque-là.

Au cours des dernières années, l'establishment militaire étasunien a dominé ce sous-genre de projection climatique. Le Sénat a approuvé l'édition 2013 de « l'évaluation de la menace mondiale » compilée par la communauté du renseignement étasunien, que les marchés de l'alimentation subiront de sérieuses tensions, « provoquant des émeutes, la désobéissance civile et le vandalisme ». [2] Si les forces armées deviennent des pompiers chargés de réprimer les éclosions de rébellion, leur charge de travail augmentera dans un monde qui se réchauffe. Poursuivant son intérêt constant et candide pour la question, en contraste frappant avec le négationnisme de la droite étasunienne, le Pentagone a soumis un rapport au Congrès en juillet 2015 détaillant comment tous les commandements de combat intègrent désormais le changement climatique dans leur planification.

Le « multiplicateur de la menace » est déjà à l'œuvre, minant les gouvernements fragiles, transformant les populations contre des dirigeants incapables de répondre à leurs besoins. Et cela ne fera que s'aggraver. [3] Le spectre de l'escalade des conflits dans un monde en réchauffement n'est pas le seul à hanter le Pentagone. Un large éventail d'installations militaires risque d'être inondé, y compris la base navale de Norfolk en Virginie, la plus grande du monde. [4] La plupart de ces problèmes se dérouleront dans des zones littorales surpeuplées. Dans 'Out of the Mountains : The Coming Age of the Urban Guerilla', David Kilcullen, peut-être le mandarin le plus astucieux de l'aile militaire de l'empire, prédit un futur proche fait des mégapoles dans le Sud global remplies de masses agitées, principalement sur les terres côtières basses. Non seulement seront-elles coupées de leurs approvisionnements en nourriture et en eau, mais le changement climatique menacera de

les noyer directement. Comment ne peuvent-elles pas employer les armes qu'elles ont et commencer à se mettre en marche ? Mélangeant les enseignements de la seconde Intifada, des jihads d'Asie centrale, du Printemps arabe et du mouvement Occupy, Kilcullen envisage un siècle de contre-insurrections permanentes dans les bidonvilles qui glissent dans la mer. [5]

Jusqu'à présent, les ennemis jurés de la révolution ont dominé cette frénésie spéculative. De l'autre côté, il n'y a pas eu grand-chose de la part des partisans de l'idée que l'ordre actuel doit être renversé, sinon les choses tourneront très mal. Mais si l'environnement stratégique de la contre-insurrection évolue, il en est de même, par définition, de celui des révolutionnaires qui ont alors une raison aussi convaincante d'analyser ce qui les attend. Le déséquilibre dans la quantité de préparation est flagrant. Ceux qui prêteront allégeance à la tradition révolutionnaire - dans l'esprit collectif de laquelle l'expérience de 1917 sera probablement toujours importante - devraient oser utiliser leur imagination aussi productivement que n'importe quel auteur de rapports de renseignement ou d'œuvres de fiction. On pourrait commencer par distinguer quatre configurations possibles de révolution et de situations chaudes.

La révolution comme symptôme

Comment la hausse des températures peut-elle se traduire par des turbulences sociales ? Dans deux documents qui ont fait sensation dans la communauté de la recherche, Somoni M. Hsiang et ses collègues ont rassemblé une cinquantaine de combinaisons de données couvrant 10 000 ans d'histoire du monde, en ont alimenté les modèles informatiques. Ils en ont déduit un lien direct entre la chaleur et diverses formes de confrontation. À toutes les échelles et dans toutes les cultures, des températures anormalement chaudes provoquent des révoltes, des brutalités policières, des émeutes urbaines et, au bout du compte, « l'élimination forcée des dirigeants ». La chaleur d'une manière ou d'une autre incite à un comportement plus agressif chez les individus. L'effet est trois fois plus grand pour la catégorie « conflit intergroupe », la boîte dans laquelle apparaît le spectre de la révolution. [6] Revendiquant une preuve quantitative robuste de la causalité, Hsiang et al. en ont conclu que si le passé est garant de l'avenir, un vingt et unième siècle plus chaud verra toutes sortes de luttes. Ils auraient pu citer les premières lignes de l'«Apocalypse 91» de 'Public Enemy' : « l'avenir ne contient rien d'autre que la confrontation ».

Naturellement, les critiques ont attaqué la simplicité trompeuse de cette thèse. En plaçant toutes les autres variables entre parenthèses - une condition préalable pour isoler le facteur climatique - Hsiang et ses collègues inventent un mécanisme unilinéaire et monocausal : le mauvais temps-conflit. [7] Cette critique pourrait être poussée un peu plus loin. S'il y a un lien quelconque entre le changement climatique et le type d'agitation qui peut émerger dans une révolution à part entière, cela ne peut pas être immédiat. Peu importe comment il fait chaud, personne ne va jamais faire la grève ou attaquer un poste de police juste parce qu'il se sent surchauffé. Il doit y avoir une partition préexistante à régler, une sorte de rage qui mijote vers un point d'ébullition, sinon l'agression serait complètement aléatoire, et donc incapable de nourrir une action collective de quelque importance. La méthodologie statistique de Hsiang et al., dans laquelle tout sauf le climat est relégué à la catégorie morte de *ceteris paribus*, devrait être inversée. Si le but est de comprendre comment le réchauffement climatique peut déclencher la discorde, il ne doit pas être considéré comme agissant isolément. [8]

Cette critique, cependant, recule également sur certaines des critiques faites par cette thèse. En mettant l'accent sur les variables omises par Hsiang et al., une équipe de chercheurs affirme qu'« il est probablement plus critique de comprendre « la nature de l'État » que « l'état de la nature ». [9] Étant donné que le climat ne fonctionne jamais isolément - c'est la logique de l'argument - ce

facteur ne peut pas vraiment être aussi important. Mais c'est pour commettre l'erreur inverse. Que les répercussions violentes du réchauffement de la planète aient dû passer par des voies sociales ne rend pas le processus moins puissant. La causalité exclusive et immédiate ne peut pas être posée comme un critère de l'efficacité du changement climatique pour appeler quelque chose une révolution. Ce critère présupposerait une planète vide, l'inexistence de sociétés humaines sur terre. Puisqu'il existe des sociétés - en l'absence desquelles nous n'aurions pas eu la combustion d'énergie fossile en premier lieu, ni de politique contestataire dans les rues ou sur les places - toute étincelle climatique mettra le feu aux relations entre les personnes pour aller vers une explosion. Même les sociétés qui s'écroulent sous quatre degrés de réchauffement subiront des inégalités de pouvoir. L'état critique de la nature est médiatisé - nullement nié - par la nature de l'État. En un mot, c'est une question d'articulation. C'est ce qu'il faut comprendre et ce sur quoi il faut agir.

Ce débat académique a maintenant un terrain d'essai où les enjeux comptent par millions de vies humaines : la Syrie. Dans les années qui ont précédé le déclenchement de la révolution de 2011, ce pays a connu une sécheresse historique. Soutenant l'agriculture du bassin méditerranéen depuis des temps immémoriaux, un régime relativement stable de précipitations arrivant de la mer entre novembre et avril a brusquement cédé la place, dans les années 1970, à une tendance de précipitations toujours plus capricieuses et à un assèchement persistant. [10] Le coin le plus perturbé a été le Levant, en particulier la région connue sous le nom de Croissant Fertile, et en particulier la partie située en Syrie. L'année 1998 a marqué une autre évolution vers une sécheresse syrienne semi-permanente dont la sévérité, selon les cernes des arbres, n'a pas d'équivalent au cours des 900 dernières années. [11] Non seulement les pluies hivernales n'ont-elles pas été au rendez-vous, mais les températures plus élevées ont également accéléré l'évaporation en été, tarissant eaux souterraines et cours d'eau et asséchant le sol. [12] Il n'y a pas d'explication naturelle à cette tendance. Cela ne peut être attribué qu'aux émissions de gaz à effet de serre.

La sécheresse syrienne a atteint son plus haut sommet d'intensité jusqu'à présent dans les années 2006-2010 quand le ciel est resté bleu plus longtemps que quiconque ne pouvait s'en souvenir. La région fertile des provinces du nord-est s'est effondrée. Les cultures de blé et d'orge ont diminué de plus de la moitié. En février 2010, presque tous les troupeaux avaient disparus. En octobre de cette année, la calamité fut rapportée dans les pages du New York Times dont le journaliste décrit comment des « centaines de villages sont abandonnés alors que les terres agricoles se transforment en désert et que les animaux de pâturage meurent. Les tempêtes de sable sont devenues de plus en plus fréquentes, et de vastes villes de tentes des paysans dépossédés et de leurs familles s'élèvent autour des grandes villes de Syrie. » [13] Les estimations varient entre un et deux millions d'agriculteurs et d'éleveurs déplacés. Fuyant les terres incultes, ils se réfugièrent à la périphérie de Damas, Alep, Homs, Hama, rejoignant les rangs des prolétaires cherchant à gagner leur vie grâce aux travaux de construction, au taxi ou à tout autre emploi, pour la plupart indisponibles. Mais ils n'étaient pas seuls à ressentir les effets de la chaleur. En raison de la sécheresse, les marchés du pays ont mis en évidence l'un des principaux vecteurs de l'influence climatique sur les moyens de subsistance populaires : un doublement, un triplement, une augmentation incontrôlable des prix des denrées alimentaires. [14]

Qu'a fait le régime de Bachar al-Assad quand les gens ont mangé de la poussière ? Le début de la sécheresse a coïncidé presque exactement avec une poussée concertée pour rénover les fondements de la classe dirigeante syrienne. Après des années de sclérose, Assad et ses plus proches complices ont résolu de favoriser une nouvelle clique d'hommes d'affaires privés, les ont encouragés à s'emparer de larges pans de l'économie et les ont chargés de lancer une orgie d'accumulation. Alors que les récoltes flétrissaient, les marchés immobiliers connaissaient des booms fabuleux, des zones de libre-échange furent ouvertes, des investissements vinrent en masse du Golfe et d'Iran, des boutiques de luxe et des cafés à la mode apparurent dans les centres de Damas et d'Alep, une

première usine automobile fut construite, des plans furent concoctés pour la reconstruction de l'ensemble du centre de Homs sur le modèle de Dubaï avec terrains de golf et tours résidentielles. Un individu, Rami Makhoul, propriétaire de l'opérateur de téléphonie mobile SyriaTel et roi des capitalistes du copinage, aurait propagé ses tentacules dans 60% de l'économie. [15] À la campagne, le régime a fait coïncider la sécheresse avec une nouvelle loi permettant aux propriétaires d'expulser leurs locataires. Les subventions pour le carburant et la nourriture ont été réduites. Les terres agricoles de l'État se retrouvent aux mains des entrepreneurs privés, tout comme l'eau monopolisée par les assoiffées plantations de coton et par d'autres projets vains de l'agro-industrie. [16] Dans 'Burning Country : Syrians in Revolution and War', Robin Yassin-Kassab et Leila al-Shami saisissent la scène après quatre années de guerre et de sécheresse extrême : « les pénuries d'eau sévissaient aussi dans les villes. Pendant les chauds mois d'été, les robinets ne coulaient parfois qu'une fois par semaine dans les zones les plus pauvres tandis que les pelouses des riches restaient luxuriantes et vertes ». [17]

Et puis la Syrie a explosé. Commenant à Dera'a - une ville à l'avant-poste sud du centre agricole, presque aussi lourdement touchée par la sécheresse que le nord-est - la révolution syrienne s'est distinguée au sein du Printemps arabe pour avoir sa base en dehors des centres des villes principales. [18] Les premiers qui ont d'abord osé marcher, chantant contre Assad et brisant les vitres de SyriaTel, vivaient soit dans les régions rurales, soit dans les quartiers des périphéries des villes où s'étaient établis de nombreux migrants. Lorsque les manifestations se sont transformées en guerre civile en 2012, les rebelles armés arrivant dans les villes de leurs villages libérés ont trouvé le plus ferme soutien dans ces quartiers. C'est un schéma géographique qui persiste depuis (la Ghouta orientale ou Alep nord et est en sont les témoins). Revenant sur une année de révolution à Jadaliyya, Suzanne Saleeby a résumé les effets persistants de la sécheresse : « Ces derniers mois, les villes syriennes ont servi de jonctions où les griefs des migrants ruraux déplacés et des citoyens privés de leurs droits se rencontrent et s'interrogent ». [19] En même temps qu'une foule d'autres étincelles, le changement climatique, semble-t-il, avait fait sauter le fusible.

Mais pour certains militants et érudits, cette façon de penser est odieuse. Francesca De Châtel s'est opposée à l'attribution d'un rôle au climat dans la crise syrienne. Pour faire valoir son point de vue, elle doit d'abord écarter tous les signes que la sécheresse d'avant la révolution était sans précédent et anthropique. Au lieu de cela, elle n'aurait été qu'un épisode de routine dans un pays habitué au temps sec, sans aucun lien démontré avec la hausse des températures. [20] Le réchauffement climatique ne constituerait pas une menace sérieuse pour les ressources hydriques syriennes. La mise en cause de la combustion des énergies fossiles coïnciderait avec la propagande d'Assad. « Le rôle du changement climatique dans cette chaîne d'événements ne serait pas seulement non pertinent, ce serait aussi une distraction inutile » ce qui joue le jeu du régime pour « blâmer les facteurs externes pour ses propres échecs. » [21] Il reste à étudier comment les révolutionnaires sur le terrain perçoivent la situation, mais il n'est pas inconcevable que beaucoup d'entre eux seraient d'accord. Nous combattons Assad et Makhoul, pas ExxonMobil ou le charbon chinois !

Et pourtant l'argument de De Châtel est défectueux à plusieurs égards. Premièrement, il est fondé sur une sorte de négationnisme climatique local qui ne peut pas résister aux preuves scientifiques accablantes. Deuxièmement, si nous devons suivre le principe selon lequel le réchauffement climatique ne devrait pas être attribué aux souffrances auxquelles les exploités et opprimés provinciaux ont également contribué, alors ce feu planétaire - et plus précisément, les gens qui l'ont allumé, l'ont maintenu, et qui ont quotidiennement versé du carburant sur lui - serait exonéré de tout blâme. Troisièmement, et surtout, les marques du changement climatique sur le sort de la Syrie n'effacent en rien l'ardoise d'Assad. Si le pays avait été une démocratie parfaite, où les ménages partageaient les mêmes ressources et assuraient la distribution de l'eau et de la nourriture aux victimes, la sécheresse aurait pu causer du stress et même de la famine, mais cela n'aurait pas pu

contribuer à une révolution. Cela ne pouvait arriver que parce que l'impact climatique était articulé à travers la formation sociale qu'assumait Assad - ou plus simplement, la sécheresse ne pouvait que pousser les gens vers la rébellion parce que certaines pelouses étaient perversement luxuriantes et vertes. Le changement climatique ne supprime aucunement des iniquités du régime. Il s'est constitué comme une force déstabilisatrice par rapport à elles. [22]

Le Levant a déjà vécu des événements ayant une logique similaire. Dans 'The Climate of Rebellion in the Early Modern Ottoman Empire', Sam White raconte comment l'empire ottoman a failli s'effondrer au début du XVII^e siècle lorsqu'une série de sécheresses extraordinairement graves ont paralysé ce qui est aujourd'hui l'est de la Turquie et de la Syrie. [23] Les sécheresses étaient le résultat non du réchauffement climatique mais du refroidissement global provoqué par la chute naturelle du rayonnement solaire connu sous le nom de Petit âge glaciaire. Des hivers froids et secs ont tué les récoltes et le bétail des paysans anatoliens et levantins. Et comment le sultan a-t-il réagi ? En imposant des taxes plus lourdes à ces paysans, les forçant à livrer de plus grandes quantités de céréales, de moutons et d'autres provisions à la capitale impériale et à ses armées. Au moment même où la famine se répandait dans les plaines, le centre impérial les écrasait de plus en plus. C'est cette malédiction supplémentaire, souligne White, qui a fait basculer les paysans affamés vers une révolte ouverte. À partir du début du siècle, ils s'attaquent aux collecteurs d'impôts, pillent les magasins et créent des unités militaires, se regroupant dans les grandes armées de la rébellion Celali dont les territoires s'étendaient d'Ankara à Alep. Le sultan finit par vaincre les Celalis. Mais un cycle de sécheresse, des impôts plus élevés, une rébellion, de plus grands déficits d'approvisionnement, des impôts encore plus élevés continuèrent à caractériser l'Empire au dix-septième siècle. En 1648, le sultan et son grand vizir détesté furent tués dans un soulèvement, rare au cœur d'Istanbul dont les problèmes chroniques d'approvisionnement alimentaire, de santé publique et de bas salaires avaient été exacerbés par l'afflux massif de réfugiés de la campagne désolée. Les gens voyaient que les favoris du sultan avaient encore de l'eau pendant que les mosquées et les fontaines s'asséchaient. Ils se levèrent et chassèrent le grand vizir. [24]

Nous pouvons donc proposer une première hypothèse pour une théorie marxiste de la confrontation sociale induite par le climat. « La forme économique spécifique », écrit Marx dans le troisième volume de Capital, « par laquelle le travail excédentaire non rémunéré est extrait [pumped out] des producteurs directs détermine la relation de domination et de servitude. » [25] Maintenant, si les producteurs directs subissent un choc climatique affectant leur capacité à se reproduire, et si la pompe continue à fonctionner ou même à s'accélérer envoyant toujours plus de ressources vers le haut, les chances sont que les producteurs directs se soulèveront. S'ils ne peuvent pas commander l'ouverture des nuages, ils peuvent au moins briser la pompe qui leur enlève le peu qui leur reste. Ce sont les relations de domination et de servitude par lesquelles l'impact du changement climatique est fondamentalement articulé. Dans le cas de l'Empire ottoman, ils ont couru le long de l'axe des impôts pompés des paysans jusque dans la capitale impériale. Le choc était d'un caractère entièrement naturel. Que pouvons-nous attendre d'un monde capitaliste qui se réchauffe rapidement à cause de la combustion des énergies fossiles ? Maintenant, la pompe centrale semble être l'extraction de la plus-value du travail productif. Est-ce que le choc y est aussi ressenti à la base ?

Il y a des indications qu'un nouvel os de contention entre les classes est en train de se former. Dans le rapport 'Climate Change and Labour : Impacts of Heat in the Workplace', plusieurs fédérations syndicales et agences des Nations Unies attirent l'attention sur ce qui pourrait être l'expérience la plus universelle et la plus ignorée du réchauffement climatique. Il fait de plus en plus chaud au travail. S'il se déroule sous le soleil ou à l'intérieur des installations sans systèmes de climatisation avancés, des températures excessivement élevées feront couler la sueur plus abondamment et les forces corporelles s'affaibliront, jusqu'à ce que le travailleur ou la travailleuse souffre d'épuisement par la chaleur ou pire encore. Ce ne sera pas une épreuve pour le développeur moyen de logiciels ou

le conseiller financier. Mais pour les gens qui cueillent des légumes, construisent des gratte-ciels, pavent des routes, conduisent des autobus, cousent des vêtements dans des usines mal ventilées ou réparent des voitures dans des bidonvilles, c'est déjà le cas. La plupart des journées de travail exceptionnellement chaudes sont maintenant de nature anthropique. Avec chaque petite hausse des températures moyennes sur terre, les conditions thermiques dans des millions de lieux de travail dans le monde évoluent davantage, principalement dans les régions tropicales et subtropicales où la majorité de la population active - environ quatre milliards de personnes - vivent. Pour chaque degré, une plus grande partie de la production sera perdue. On l'estime estimée à plus d'un tiers de la production totale après quatre degrés. Avec cette chaleur, les travailleurs ne peuvent tout simplement pas suivre le même rythme. Ou le peuvent-ils ? Voilà une source d'affrontements multiples, car les travailleurs devront ralentir et faire de longues pauses, tandis que les capitalistes et leurs représentants - si tout leur passé est garant de l'avenir - exigeront que la production soit maintenue (et de préférence accélérée). Dans un monde capitaliste plus chaud, la pompe ne peut extraire la même quantité de plus-value qu'en extrayant des travailleurs la dernière goutte de sueur. Mais au-delà d'un point de basculement déterminé localement, cela pourrait ne pas être soutenable.

Une révolution ouvrière pour gagner le repos à l'ombre ? Probablement pas. Si le conflit entre les victimes de la sécheresse et l'insatiable sultan de l'Empire ottoman était assez simple, les équivalents au XXI^e siècle sembleraient être plus complexes. L'extraction de la plus-value peut encore être la pompe centrale, mais les impacts les plus explosifs du changement climatique ne seront guère transmis en droite ligne le long de son axe. S'il existe une logique globale du mode de production capitaliste à travers laquelle s'articuleront les températures croissantes, c'est probablement plutôt celle d'un développement inégal et combiné. [26] Le capital se développe en absorbant d'autres relations dans son orbite. Comme il continue à s'accumuler, les gens coincés dans ces relations externes mais absorbées - pensez aux bergers dans le nord-est de la Syrie - ne bénéficieront que de peu ou pas du tout de ses bénéfices, et pourraient même ne pas s'approcher du seuil du travail salarié. Certains accumulent des ressources tandis que d'autres, en dehors de la pompe mais à l'intérieur de l'orbite luttent pour avoir une chance de les produire. Si une catastrophe s'abat sur une telle société - profondément divisée et profondément intégrée - les chances sont qu'elle commence à se briser le long de certaines failles. La révolution syrienne pourrait en effet être un modèle à cet égard.

Incidemment, développement inégal et combiné plus catastrophe étaient aussi l'équation qui a déclenché la révolution russe. La catastrophe en question a été, bien sûr, la Première Guerre mondiale, qui a causé la chute de tout le système d'approvisionnement alimentaire de la Russie tsariste. Pour aggraver les choses, de graves inondations au printemps de 1917 ont emporté routes et voies ferrées et ont bloqué d'autres approvisionnements. [27] Le 8 mars - l'histoire est bien connue, mais jette une nouvelle lumière sur l'avenir - les travailleuses de Petrograd se mirent en grève et marchèrent dans les rues, exigeant du pain d'une Douma incapable de le livrer. Peu après, elles et leurs compagnons ont appelé à la chute du tsar. La crise a pris une nouvelle ampleur en août 1917 lorsque les prix des céréales ont soudainement doublé et Petrograd a dû relever le défi de survivre sans farine. « La famine, la famine véritable », a déclaré un fonctionnaire du gouvernement, « a saisi une série de villes et de provinces - famines exprimées par une insuffisance absolue de nourriture menant déjà à la mort ». [28] C'est à ce moment que Lénine écrit ce qui est sans doute son texte clé de 1917, 'La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer', dans lequel il a plaidé pour une deuxième révolution comme le seul moyen d'éviter la famine à l'échelle nationale. Dans son agitation interne et externe, c'était son argument de choc pour frapper le coup d'octobre :

Il n'y a pas moyen d'échapper à la famine, et il ne peut y en avoir que par un soulèvement des paysans contre les propriétaires terriens à la campagne et par une victoire des ouvriers sur les capitalistes des villes. ... "Dans l'insurrection, le retard est fatal" - c'est notre réponse à ceux qui ont

le triste "courage" de regarder la ruine économique grandissante, la famine qui approche, et de dissuader les travailleurs de se soulever. [29]

Le Pentagone qualifie le changement climatique de « multiplicateur de menaces ». Lénine a parlé de la catastrophe de son temps comme d'un « puissant accélérateur » qui a mené à toutes les contradictions, engendrant des crises mondiales d'une intensité inégalée. Son pari était, bien sûr, de saisir l'occasion unique ainsi ouverte. Cela ne diminuait pas son hostilité à la guerre – elle n'avait pas d'ennemis plus implacables que les bolcheviks – mais il voyait dans toutes ses misères les raisons les plus impérieuses de prendre le pouvoir, et rien ne réussissait mieux pour rallier les ouvriers derrière lui. Le changement climatique devrait être l'accélérateur du XXI^è siècle, accélérant les contradictions du capitalisme tardif – surtout l'abîme croissant entre les pelouses toujours vertes des riches et la précarité de l'existence sans propriété – et accélérant une catastrophe locale après l'autre. Que devraient faire les révolutionnaires quand le changement climatique frappe leur territoire ? Saisir l'opportunité pour déposer tous les exploiters et oppresseurs sur lesquels ils peuvent mettre la main. Mais il va sans dire qu'il n'y a aucune garantie d'un résultat heureux.

La contre-révolution et le chaos comme symptômes

Les pénuries aiguës de nourriture et d'eau sont sur le point de devenir l'un des effets les plus tangibles du réchauffement climatique. Dans la période qui a précédé les révolutions tunisienne et égyptienne, la hausse des prix des denrées alimentaires causée en partie par les intempéries a intensifié les tensions latentes. Le Moyen-Orient – jusqu'à présent le chaudron révolutionnaire du siècle – doit s'attendre à voir la situation empirer. Aucune région n'est aussi vulnérable aux pénuries d'eau et aucune n'est aussi vulnérable aux « chocs d'approvisionnement alimentaire par téléconnexion » ou aux récoltes déficitaires dans les régions productives éloignées qui font grimper les prix des importations dont dépend la population. [30] Dans la Russie révolutionnaire, le choc de l'offre initial découle des blocus et des exigences de la Première Guerre mondiale. Il s'est ensuite multiplié à travers le vaste territoire. Pour les bolcheviks, c'était autant une malédiction qu'une bénédiction. Dans son étude remarquable, 'Bread and Authority in Russia, 1914-1921', Lars T. Lih montre comment le manque de nourriture les a non seulement propulsés au pouvoir, mais les a incités à développer les tendances autoritaires qui les dévoreront plus tard.

De plus, ces tendances battaient déjà leur plein avant octobre. L'État tsariste lui-même a fait les premiers pas vers une « dictature de l'approvisionnement alimentaire », dans laquelle l'État applique la coercition pour imposer la livraison de nourriture aux citoyens affamés. « La question de l'approvisionnement alimentaire a englouti toutes les autres questions », observait un fonctionnaire à l'automne 1916, et « à mesure que l'anarchie économique s'est répandue, le processus de pénétration du principe étatique dans tous les aspects de la vie économique s'est approfondi. Le gouvernement provisoire continua sur la même voie. Tous les courants politiques, sauf les anarchistes, s'accordèrent sur la nécessité d'un contrôle centralisé strict pour produire le grain. Mais chaque gouvernement se révéla inégal pour accomplir la tâche. Les bolcheviks se sont avérés être le seul parti discipliné et assez fort pour reconstituer le centre et dompter les forces centrifuges. Pour réussir dans leurs efforts, ils devaient abandonner tout doute idéologique sur l'État et utiliser au maximum les derniers échafaudages de la bureaucratie tsariste. Le problème était qu'ils avaient promis « tout le pouvoir aux Soviets ». Selon une logique que Lih reconstruit avec des détails douloureux, les soviets, qui étaient autonomes, (et les gouvernements locaux et les comités d'usine) avaient surtout à cœur les intérêts de leurs propres membres. À la campagne, ils retiennent le grain destiné aux villes. Dans les villes, ils envoient des volontaires à la campagne pour collecter tout ce qui pouvait être trouvé pour le distribuer à leurs membres. L'expérience en démocratie

directe que les bolcheviks avaient tant fait pour encourager ne faisait qu'aggraver le chaos dans le système alimentaire – le seul fléau qu'ils avaient juré d'éradiquer. Pris au piège de cette contradiction, ils ont choisi de soumettre les soviets au parti, d'abattre les présumés accapareurs, de placer des agents dans les villages pour surveiller les paysans, de mettre en mouvement tout le train du contrôle bureaucratique.

Mais cette option – c'est le point principal de Lih – a été imposée aux bolcheviks par la situation. Exacerbés par la première guerre civile puis par la sécheresse, les pénuries semblaient ne permettre aucune autre action générale qu'une dictature de l'approvisionnement alimentaire, à laquelle la grande majorité des Russes se résigna finalement, préférant une certaine stabilité et de la nourriture à la privation sans fin et à l'incertitude des années révolutionnaires. C'est à ce moment que les graines de la contre-révolution stalinienne ont été semées. Paradoxalement, dans l'analyse de Lih, elles ont émergé d'un exploit remarquable. Précisément parce qu'ils étaient si impitoyables et cohérents dans leur centralisation du système alimentaire, les bolcheviks ont évité une rupture totale. Dans une formulation maintenant pleine de sens, Lih résume sa vision de leur jeune état : « un Noé construisant à la hâte une petite arche contre un désastre imminent ». [31]

Maintenant, si beaucoup plus de catastrophes sont imminentes, et si elles déclenchent des révolutions, vont-elles aussi déclencher des contre-révolutions sous la forme de bêtes sauvages et de pesantes bureaucraties (prétendant être) indispensables pour contenir les difficultés ? Il est trop tôt pour le dire, bien sûr. Une allusion à un tel scénario, cependant, peut être extraite du coup d'État militaire qui a mis fin à la révolution égyptienne. Dans les derniers jours du régime de Morsi, l'« État profond » a orchestré des pénuries massives de carburant et de nourriture et des black-outs, sapant le soutien au président démocratiquement élu et incitant des millions de personnes à descendre dans la rue contre lui. [32] En juillet 2013, ces déficiences ont miraculeusement disparu du jour au lendemain ; la junte de Sisi en a pris le plein crédit et a gagné des estomacs et des esprits à travers le pays. Cet épisode n'a évidemment aucun lien avec les impacts du changement climatique, mais il renvoie à une logique politique qui pourrait réapparaître quand ils se manifesteront plus profondément : un leader fort se pose comme seul garant d'un minimum d'approvisionnement stable et monopolise le pouvoir. Cela ne devrait pas nécessairement attendre qu'une révolution se matérialise. Il pourrait être stimulé par les pénuries en tant que telles.

Le danger plus important qui se cache ici pourrait être qualifié de fascisme écologique. Il a peu d'adhérents jusqu'à présent, mais il existe. Dans 'The Climate Challenge and the Failure of Democracy', les chercheurs australiens David Shearman et Joseph Wayne Smith rejettent l'affirmation marxiste selon laquelle le capitalisme est la source du réchauffement climatique et attribue tout le blâme à la démocratie. Il est maintenant temps de réaliser que « la liberté n'est pas la valeur la plus fondamentale et n'est qu'une valeur parmi d'autres. La survie nous apparaît comme une valeur beaucoup plus fondamentale ». [33] Comme le changement climatique met en question la survie de l'espèce humaine, celle-ci doit redécouvrir sa véritable nature : une hiérarchie rigide. « Le cerveau humain est câblé pour l'autoritarisme, la domination et la soumission » (il suffit de regarder les singes). [34] Plus précisément, Shearman et Smith prônent une fusion de la féodalité et de l'État à parti unique – mais sans économie planifiée – dirigé par « un leader altruiste, capable, autoritaire, versé dans la science et les compétences personnelles », soutenu par une classe de « rois philosophes ou éco-élites » formés depuis l'enfance – « comme à Sparte » – pour diriger le monde afin de traverser la crise de la chaleur. [35] (Nous apprenons aussi que les cerveaux féminins sont orientés vers les enfants, que les « chansons de rap noir » exprimant « le désir d'assassiner les Blancs » devraient être interdites, et que l'islam torpille le monde occidental.) [36] Une telle folie n'a pas encore trouvé une grande audience. Mais quand l'enjeu de la survie commencera vraiment à peser, on ne peut pas exclure que ce scénario gagne en popularité. En effet, le changement climatique a déjà mis en évidence des idées folles et bizarres autrefois méprisées (notamment la

géo-ingénierie).

Si le fascisme écologique peut être une tendance idéologique explicite dans un monde très chaud, une autre possibilité serait la violence nihiliste, opportuniste, voire raciste. Lors de la sécheresse dans l'Empire ottoman, note Sam White, les Celalis ne professaient aucune conviction politique ou religieuse particulière. Ils ont simplement pillé chemin faisant à travers le pays en ruine. Un de leurs fiefs était la ville de Raqqa, épice de la récente sécheresse, capitale du faux califat de Daesh. White rapporte que les sécheresses ont attisé les flammes des réveils fondamentalistes dans les diverses sectes de l'Empire. [37] Dans la Russie révolutionnaire, des files interminables pour obtenir du pain émanaient les rumeurs selon lesquelles les Juifs stockaient et spéculaient sur les céréales. Elles se répandaient comme une traînée de poudre : de la boulangerie fermée au pogrom il n'y avait qu'un pas qui restait court. [38] En 1917, Lénine a pris la mesure de « l'humeur du désespoir parmi les larges masses » et a prophétisé que « l'affamé écraserait tout, "détruirait tout, même anarchiquement" si les bolcheviks ne sont pas capables de les mener vers une bataille décisive ». [39] Les Cent-Noirs antisémites attendaient que les Russes se rallient à eux, et Lénine voyait des tendances objectives en leur faveur. « Peut-on imaginer une société capitaliste à la veille de l'effondrement où les masses opprimées ne soient pas désespérées ? Y a-t-il un doute que le désespoir des masses, dont une grande partie est encore ignorante, s'exprimera dans la consommation accrue de toutes sortes de poisons ? » [40]

Celalis, Daesh, les Cent-Noirs : Christian Parenti a offert un pronostic similaire dans son 'Tropic of Chaos : Climate Change and the New Geography of Violence'. « Les sociétés endommagées, comme les personnes endommagées, réagissent souvent aux nouvelles crises de manière irrationnelle, myope et autodestructrice ». Et les sociétés de ce monde - particulièrement celles ravagées par le colonialisme, la contre-insurrection de la Guerre froide, les guerres contre la terreur, la restructuration néolibérale - ne sont rien si elles ne sont pas endommagées. [41] Nous pouvons anticiper une « glissade vers l'entropie et le chaos », « la lutte intercommunautaire, le brigandage », la défaite de l'État moderne qui, bien sûr, pourrait basculer en son contraire et ressusciter en quelque chose comme une Sparte brune-verte. Qu'en est-il de ceux qui peuvent s'isoler contre la chaleur avec n'importe quelle quantité d'air conditionné ? Comme la protection la plus probable de leurs intérêts matériels, Parenti prévoit une « politique du canot de sauvetage armé » ou « fascisme climatique », par lequel les classes dirigeantes continuent leur chemin actuel et tiennent sans pitié leurs victimes avec des murs, des drones et des centres de détention. [42] Un chercheur sur le génocide a récemment fait un pas de plus et a averti que les flux attendus de réfugiés climatiques vers le Nord relanceraient « l'impulsion génocidaire », un scénario qui pourrait être plausible si l'un des flux les plus importants s'avère provenir des personnes originaires de pays à majorité musulmane qui se dirigent vers un continent européen profondément infecté par l'islamophobie. [43] Cela pourrait être une autre forme d'articulation. L'aboutissement réel, cependant, sera le résultat de relations façonnées dans la lutte. Les révolutionnaires dans un monde plus chaud devraient alors être autant des antifascistes vigilants et militants. Nous pourrions ne pas vivre juste après, mais à l'aube de l'âge des extrêmes.

La révolution pour traiter les symptômes

Jusqu'à présent nous avons deux configurations bien que la ligne entre elles soit difficile à tracer : révolution et/ou contre-révolution/chaos comme symptômes du changement climatique. On pourrait prendre un bulletin météorologique pour conceptualiser cette symptomatologie. Les climatologues parlent souvent de la façon dont les températures augmentent les probabilités des phénomènes météorologiques extrêmes. Une tempête aurait pu se produire au XVIII^e siècle, mais tout le dioxyde de carbone accumulé dans l'atmosphère a saturé les systèmes météorologiques occasionnant par

exemple des surfaces chaudes en haute mer qui créent un biais supplémentaire défavorable, ce qui rend un ouragan dramatiquement plus probable. Le type d'événements sociaux extrêmes sur lesquels nous avons spéculé jusqu'ici peut évidemment aussi se produire sans changement climatique anthropique, mais ce méga-poids nouveau dans tous les systèmes planétaires semble maintenant pousser les choses dans de telles directions. Si tout ceci semble surréaliste, consultez la science du climat à la fine pointe de la technologie. L'éclatement des fondations matérielles sur lesquelles repose l'existence humaine sera vraiment fatal si le réchauffement climatique se poursuit, nous dit-elle, et elle rend mensuellement compte que le processus se déroule plus vite que prévu.

En janvier 2016, la température moyenne sur Terre était de 1,15°C plus élevée que pour la période 1951-1980. Ce fut un bond record battu dès février, qui atteignait 1,35°C. [44] La planète se trouvait alors sur le seuil d'un réchauffement de 1,5°C au-dessus des niveaux pré-industriels, identifié par les leaders mondiaux réunis à Paris pour la COP21 en décembre 2015 comme la limite qui ne devrait pas être franchie (bien qu'un marqueur plus commun pour le passage d'un changement climatique déjà dangereux à extrêmement dangereux soit encore de 2°C). [45] Quand ce seuil pourrait-il être atteint ? De nouveaux résultats suggèrent que ça pourrait arriver plus tôt qu'on le pense. À l'intérieur des nuages, par exemple, les cristaux de glace réfléchissent plus de lumière vers l'espace que les gouttelettes liquides. Mais les modèles climatiques ont largement sous-estimé la part de ces dernières, manquant un effet de réchauffement supplémentaire considérable déjà en cours. [46] D'autres ont révisé l'estimation de l'augmentation de la température si toutes les réserves prouvées de combustibles fossiles étaient brûlées. Utilisant des chiffres prudents, excluant les découvertes et dépôts futurs que les nouvelles technologies rajouteraient, Katarzyna Takorska et ses collègues estiment l'effet à approximativement 8°C - atteignant 17°C dans l'Arctique - plutôt que 5°C comme estimé auparavant. Convertis en conditions réelles pour la vie sur Terre, ces huit degrés moyens, bien sûr, signifieraient la fin de toutes les histoires. [47] Cela n'arrivera pas demain, mais ça souligne maintenant la direction générale de l'histoire capitaliste tardive. Quiconque souhaite contester les prévisions que les dislocations qui s'ensuivront vont amorcer un âge de politiques extrêmes aurait besoin de justifier le stupide stoïcisme de l'espèce humaine, ou son détachement total de ce qui se passe à l'intérieur des écosystèmes. Quoi qu'il en soit, ça ne serait pas du matérialisme.

Mais existe la possibilité d'amortir certains impacts. Considérez le cas de la Syrie. La majeure partie de l'agriculture de ce pays repose encore sur l'irrigation par inondation - les paysans ouvrant des canaux et déversant de l'eau dans leurs champs - ce qui aurait pu être une méthode adéquate dans le passé mais pas dans cette ère de sécheresse. [48] Passer à l'irrigation goutte à goutte est impératif pour économiser ou faire un usage optimal de chaque goutte d'eau précieuse. Un État attentif aux besoins des paysans pauvres et désireux de leur fournir les forces productives de base pourrait y arriver, mais le régime d'Assad a institué des politiques de l'eau qui assèchent la terre. En Égypte, la Méditerranée montante pousse l'eau salée toujours plus profondément dans le sol argileux du delta du Nil. Pour éviter que leurs récoltes ne soient tuées, les paysans essaient d'élever les champs en appliquant d'énormes quantités de sable et d'engrais, mais seuls les paysans les plus riches peuvent se permettre de telles adaptations. [49] Le long des côtes, la fréquence des tempêtes augmente mais les digues et autres systèmes de protection sont principalement construits devant les villes de villégiature tandis que les communautés de pêcheurs et de fermiers sont laissées sans protection. [50] La révolution égyptienne représentait une occasion de combler ces fissures et de s'orienter vers une adaptation globale et populaire au changement climatique. Ce serait un euphémisme de dire que l'occasion a été manquée.

On peut alors discerner les contours d'une troisième configuration hypothétique : la révolution pour traiter les symptômes du réchauffement climatique. Les cas syrien et égyptien ne sont pas aberrants. Des enquêtes ont montré que les processus quotidiens d'accumulation du capital -

appropriations du sol, marchandisation, planification de l'immobilier, centralisation des ressources - faussent lourdement la plupart des projets d'adaptation dans le monde, laissant précisément les personnes les plus vulnérables sans protection. [51] Mais « dans les temps révolutionnaires, les limites de ce qui est possible se multiplient par mille » rappelle Lénine. [52] Si les relations sociales bloquent la voie à une adaptation efficace en faveur des pauvres, elles devraient être remaniées. Voici une raison de plus de saisir toutes les occasions que les catastrophes ouvrent. Contrairement aux deux configurations précédentes, celle-ci supposerait des révolutionnaires qu'ils agissent consciemment contre les impacts du changement climatique sur le terrain sur lequel ils peuvent exercer leur influence. Mais cette influence sera par nature contrainte.

La révolution contre les causes

L'adaptation à trois, quatre, pour ne pas parler de huit degrés est forcément une tentative futile. Peu importe l'avancée des gicleurs installés par les agriculteurs syriens, l'irrigation nécessite de l'eau. Aucun mur ne peut sauver le delta du Nil des infiltrations souterraines de la mer. Personne ne peut effectuer un travail physique lorsque les températures se stabilisent au-dessus d'un certain niveau, et ainsi de suite. Mais les réserves prouvées de combustibles fossiles peuvent être conservées dans le sol. Les émissions peuvent être réduites à zéro. Tout le monde dit ça. Tout le monde l'admet. Tout le monde a décidé qu'il en est ainsi. Pourtant, « rien n'est fait ». C'est la raison d'être du type de révolution la plus exigeante, celle qui, pleinement consciente des racines du problème, lance un assaut massif sur le capital fossile, tout comme les bolcheviks ont réalisé la tâche de mettre « fin immédiatement à la guerre », en insistant sur le fait qu'« il est clair pour tout le monde que pour mettre fin à cette guerre, étroitement liée au système capitaliste actuel, le capital doit être combattu ». [53] Le moment est venu de lire à nouveau le Lénine de 1917 et de sauver le noyau du projet bolchevik :

« Nous pouvons peut-être faire la comparaison la plus frappante entre les méthodes réactionnaires-bureaucratiques de lutte contre une catastrophe, limitées aux réformes minimales, et les méthodes révolutionnaires-démocratiques qui, pour justifier leur nom, doivent viser directement une rupture violente avec le vieux système obsolète et la réalisation des progrès les plus rapides possibles ... » [54]

- rapide ici étant la dimension critique. La bourgeoisie hésitante, quant à elle, « comme toujours, est guidée par la règle : "Après nous le déluge." » [55] Des politiques qui sauveraient des millions voire des milliards de vies pourraient être appliquées si seulement les intérêts s'y opposant étaient supprimés. « Les moyens de combattre la catastrophe et la famine sont disponibles. Les mesures requises pour les combattre sont claires, simples, parfaitement réalisables et entièrement à la portée des forces populaires. » [56] Nous pourrions commencer par actualiser le Manifeste communiste et en lister dix :

- Appliquer un moratoire complet sur toutes les nouvelles installations d'extraction de charbon, de pétrole ou de gaz naturel.
- Fermez toutes les centrales électriques fonctionnant avec de tels combustibles.
- Tirer 100% de l'électricité à partir de sources non fossiles, principalement les énergies éolienne et solaire.
- Mettre un terme à l'expansion des voyages aériens, maritimes et routiers ; utiliser l'électricité et le vent pour les voyages routiers et maritimes ; rationner le transport aérien pour assurer une distribution équitable jusqu'à ce qu'il puisse être complètement remplacé par d'autres moyens de transport.
- Développer les systèmes de transport en commun à toutes les échelles, des métros aux trains à

grande vitesse intercontinentaux.

- Limiter le transport aérien des aliments et promouvoir systématiquement les approvisionnements locaux.
- Mettre fin à l'incendie des forêts tropicales et initier des programmes massifs de reboisement.
- Rénover et isoler les vieux bâtiments et exiger que tous les nouveaux génèrent leur propre énergie zéro carbone.
- Démanteler l'industrie de la viande et remplacer les besoins en protéines humaines qu'elle comble vers des sources végétales.
- Affecter les investissements publics au développement et à la diffusion des technologies d'énergie renouvelable les plus efficaces et durables, ainsi qu'aux technologies pour l'élimination du dioxyde de carbone. [57]

Ce serait un début - rien de plus - et pourtant cela constituerait probablement une révolution, non seulement pour les forces de production mais aussi pour les relations sociales avec lesquelles elles sont si profondément mêlées. Jusqu'à quel point le phénomène des émissions de CO₂ est lié à la société de classe a été récemment souligné par deux rapports frappants. Un dixième de l'espèce humaine représente la moitié des émissions actuelles tel que mesuré par la consommation. Les 1% les plus riches ont une empreinte carbone environ 175 fois supérieure à celle des 10% les plus pauvres. Les émissions des 1% les plus riches Étasuniens, Luxembourgeois et Saoudiens sont deux mille fois plus importantes que celles des Honduriens, des Mozambicains ou des Rwandais les plus pauvres. Les parts de CO₂ accumulées depuis 1820 sont également biaisées. [58] Une certaine haine de classe écologique est à coup sûr justifiée. Et nous n'avons même pas mentionné le noyau interne dur du capital fossile, les Rex Tillersons de ce monde, les milliardaires qui nagent dans l'argent en extrayant les combustibles fossiles du sol. [59] Ne vous méprenez pas : cette révolution aurait sa juste part d'ennemis.

Qui doit la mettre en branle ? Qui sont les métallurgistes de Petrograd et les marins de Cronstadt de la révolution climatique ? Considérez le pays où les populations sont les plus inquiètes à propos du réchauffement climatique. Le Burkina Faso, actuellement dévasté par des pluies diluviennes et des tempêtes de sable jamais vues, arrive en tête de liste des pays africains souffrant de journées de travail excessivement chaudes. [60] Une agricultrice du Burkina Faso peut-elle prendre d'assaut les palais d'hiver du capital fossile ? Peut-elle même les apercevoir durant sa vie ? Les sièges sociaux d'ExxonMobil au Texas et les gratte-ciel scintillants de Dubaï sont si lointains qu'ils sont complètement hors d'atteinte, sans parler de sa capacité et de celle de ses pairs pour entreprendre une action révolutionnaire efficace ? Il serait probablement aussi facile d'obtenir un soutien de masse pour le programme ci-dessus au Burkina Faso qu'il serait difficile de le mettre en œuvre à partir de là.

Les divisions abyssales au sein de l'espèce humaine - démentant le discours de l'anthropocène rendant l'humanité en général responsable, de « nous tous » comme l'ennemi - peut s'avérer le plus grand obstacle à l'attaque des causes de la catastrophe. Les victimes de la violence connue sous le nom de combustion des énergies fossiles peuvent simplement être trop loin des auteurs pour les renverser. Les « révolutions en tant que symptômes » ciblent les exploités et les oppresseurs dans le voisinage immédiat et ne sont donc pas difficiles à imaginer quand la vie pour certaines devient insupportable, mais les « révolutions contre les causes » doivent, si elles ont à être lancées par les classes les plus concernées, voyager à travers le monde. Les soulèvements semblent alors continuer à cibler les Makhloufs proches plutôt que les Tillersons lointains. Autrement dit, la formation spontanée de la conscience syndicale dans un monde qui se réchauffe - une condition préalable fondamentale pour toute poussée d'Octobre - semble être une perspective très incertaine. Il en est autrement avec, par exemple, l'exploration pétrolière. Lorsqu'une entreprise s'immisce à l'intérieur de la terre ancestrale d'un peuple pour faire un forage, l'antagonisme arrive en pleine face et la

résistance vient naturellement. Mais le réchauffement climatique en tant que tel peut tuer des millions de personnes de l'intérieur sans être vu et, hélas, reste difficile à combattre.

Cela semble être l'énigme stratégique fondamentale de la lutte contre le changement climatique. La vision la plus prometteuse pour en sortir a été formulée (mais pas en ces termes) par Naomi Klein dans 'This Changes Everything : Capitalism vs. the Climate'. Court-circuitant le problème de la distance, elle argumente que, puisque le capitalisme actuel est tellement saturé d'énergie fossile, tout le monde impliqué dans un mouvement social sous son règne combat objectivement le réchauffement climatique, qu'il s'y intéresse ou non, ou subit ses conséquences. Les Brésiliens protestant contre les hausses de tarifs et exigeant des transports en commun gratuits ne font que lever la bannière de la cinquième mesure de la liste ci-dessus, tandis que le peuple Ogoni expulsant Shell est occupé à travailler sur le premier. [61] De même, les travailleurs européens de l'automobile qui se battent pour leur travail, en accord avec le type de conscience syndicale qu'ils ont toujours eu, ont intérêt à convertir leurs usines vers la production de technologies nécessaires pour se passer d'énergie fossile - éoliennes, autobus - plutôt que de les voir disparaître vers une destination à bas salaire. [62] Toutes les luttes le sont contre le capital fossile : les gens concernés doivent seulement être mis au courant. Selon les termes de Klein, « la crise environnementale - si elle est conçue de manière suffisamment large - ne l'emporte sur ni ne détourne l'attention de nos causes politiques et économiques les plus pressantes. Elle surcharge chacune d'elles d'une urgence existentielle » . [63] Cette formule a l'avantage de laisser voir les alliances les plus larges possibles. Rien de moins ne sera nécessaire dans cette lutte.

Il reste à voir si c'est une solution qui peut se substituer à l'absence de forces de frappe immédiatement victimisées. Jusqu'ici, dans un monde qui se réchauffe, la position analogue à celle des Palestiniens combattant l'occupation sioniste ou des ouvriers d'usine contre les accélérations d'intensité du travail est restée vacante. Pas en soi (les expulsions et les sueurs sont là) mais pour soi (ils ne sont pas activement en lutte contre leurs ennemis). Jusqu'à présent, cette absence a étouffé l'éclatement d'une agitation climatique explicite à une échelle proportionnée au problème. Ce que nous avons, c'est un mouvement climatique naissant. Dans toute alliance qui mettra à profit tout l'éventail des mouvements sociaux pour abattre le capital fossile, ce mouvement devra en être la cheville ouvrière. Il a des arguments convaincants à faire valoir sur le modèle du slogan « il n'y a pas de travail sur une planète morte ». Tout ce qu'on réclame suppose un climat raisonnablement stable. Même si les sables du désert ne menacent pas notre demeure en ce moment, il faut s'assurer qu'un impact ou autre ne cogne pas à notre porte. Si le travailleur allemand hausse les épaules à propos des conditions de vie de l'agricultrice au Burkina Faso, ou de manière optimiste se console à la pensée qu'en Allemagne les choses ne vont pas si mal, le mouvement climatique peut lui dire : « De te fabula narratur ». Le mouvement climatique recueille et cristallise les idées selon lesquelles la Syrie ne peut survivre à la disparition du Croissant fertile, ou L'Égypte à une élévation du niveau de la mer de trois mètres, ou le Burkina Faso à quatre degrés de réchauffement. Il articule les intérêts de leurs masses les plus vulnérables, ne serait-ce qu'en leur nom. Oui, il y a ici, pour des raisons structurelles encore à surmonter, une composante de ce que les marxistes classiques auraient appelé le substitutionnisme et le volontarisme.

Ce mouvement a remporté un certain nombre de victoires remarquables ces derniers temps. Se succèdent la mise au rencart de l'oléoduc Keystone XL, le retrait de Shell de l'Arctique, la campagne de désinvestissement en croissance exponentielle, l'annulation des projets de charbon de l'Oregon à l'Orissa. Le mouvement a encore accru son profil avec la campagne 'Break Free' en mai 2016, la plus grande vague coordonnée d'actions directes contre l'extraction de combustibles fossiles, allant des Philippines au Pays de Galles, de la Nouvelle-Zélande à l'Équateur. La pièce maîtresse de la campagne était le camp 'Ende Gelände' érigé à deux pas de Schwarze Pumpe, « la pompe noire », une centrale électrique de la région allemande de Lusace fonctionnant au charbon de lignite - le

plus sale de tous les combustibles fossiles - extrait d'une méga mine adjacente et l'une des plus importantes sources ponctuelles d'émissions de CO₂ en Europe. Les différents quartiers du camp tentaculaire de tentes ont été nommés d'après des nations insulaires à peine plus élevées que le niveau de la mer : Kiribati, Tuvalu, les Maldives. Le vendredi 13 mai 2016, l'offensive à plusieurs volets contre Schwarze Pumpe a été déclenchée lorsque quelque mille militants - le camp en attirait près de quatre mille - sont descendus dans la mine, ont saisi les gargantuesques machines et se sont installés pour la fin de semaine. Le samedi matin, il y avait encore plus de gens occupant les voies ferrées amenant le charbon à la pompe noire. Une brève incursion dans l'enceinte de la centrale a elle-même incité la police en infériorité numérique à riposter sans discrimination avec des bombes au poivre, des matraques et des arrestations. Mais, dimanche matin, les propriétaires ont déclaré que les militants du climat les avaient forcés à suspendre toute production d'électricité. [64] Une telle action ne s'était jamais produite auparavant en Europe centrale.

Le contexte de l'action est instructif. Lors des élections législatives en Suède en 2014, Gustav Fridolin, chef du Parti Vert, a gardé un morceau de charbon dans sa poche. Partout où il allait, dans chaque discours et débat télévisé, il agitait ce morceau de charbon et promettait d'une voix déterminée de débarrasser l'État suédois de ce carburant. Dans les profondeurs de l'Allemagne de l'Est, l'image de la Suède est depuis longtemps ternie en tant que 'föregångsland' ou « pays pionnier » de la politique climatique, puisque la société d'État Vattenfall possède et exploite Schwarze Pumpe et quatre autres complexes de lignite de la même ampleur volcanique. Au moment de l'élection, l'État suédois produisait des émissions de CO₂ à partir de ces actifs égales à toutes les émissions de son propre territoire plus un tiers. Maintenant, déclara Fridolin, il était temps de les liquider et de mettre un couvercle sur le charbon dans le sol. Si les Verts entraient au gouvernement, la promesse la plus importante de leur campagne électorale serait de faire en sorte que Vattenfall ferme ses mines et ses usines allemandes. Deux ans plus tard, ces actifs n'étaient plus aux mains des Suédois. Ils avaient été vendus à un consortium de capitalistes de la République tchèque - y compris l'homme le plus riche de ce pays - qui avait besoin de plus de ressources pour favoriser la renaissance du lignite qui balaie actuellement leur coin du continent. Les Verts, en d'autres termes, résolurent de jeter directement dans la gueule des capitaux fossiles quelques-unes des plus grandes richesses de lignite. Cette décision a contribué à la pire crise de l'histoire de ce parti - probablement le plus influent de son genre dans le monde - et donc l'une des pires de l'histoire de l'environnementalisme parlementaire réformiste. Pour couronner cet avilissement, Fridolin, au nom du gouvernement suédois, a dénoncé l'action 'Ende Gelände' comme « illégale ». [65]

Selon toute analyse scientifique de la réalité, 'Ende Gelände' est le type d'action qui devrait être répétée et multipliée par mille. Dans les pays capitalistes avancés et dans les zones les plus développées du reste du monde, il ne manque pas d'objectifs appropriés. Il suffit de regarder autour pour voir la plus proche centrale au charbon, ou pipeline, ou usine de VUS, ou aéroport en expansion, ou centre commercial en banlieue, et bien d'autres choses. C'est le terrain qu'un mouvement climatique révolutionnaire devrait envahir d'un élan allant s'accélérant. De toute évidence, il est encore très loin d'une telle taille et d'une telle capacité. Peut-être qu'un événement météorologique extrême de proportion vraiment traumatisante pourrait catalyser un tel saut. Même alors, comme le montre l'histoire de Vattenfall, une action directe en elle-même ne résoudrait rien. Il doit y avoir des décisions et des décrets de l'État ou, en d'autres termes, l'État doit être arraché à tous les Tillersons et Fridolins de ce monde pour que se réalise tout programme de transition comme celui esquissé ci-dessus. La gueule de bois idéologique post-1989 qui affecte encore les milieux militants qui composent le mouvement climatique dans le Nord résulte en une fétichisation de l'action directe horizontale comme une tactique autosuffisante et une réticence à considérer la leçon de Lénine : « La question clé de toute révolution est sans aucun doute la question du pouvoir d'Etat. » [66] Il n'a jamais été aussi important de tenir compte de cette leçon que

maintenant.

Le mouvement climatique peut-il croître de plusieurs ordres de grandeur, rassembler des forces progressistes autour de lui et développer une stratégie viable pour projeter ses objectifs à travers l'État - le tout dans un délai pertinent dans ce monde qui se réchauffe rapidement ? C'est un grand défi, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais selon les termes de Daniel Bensaïd, peut-être le théoricien le plus brillant de la stratégie révolutionnaire à la fin du XXI^e siècle, « tout doute porte sur la possibilité de réussir, et non sur la nécessité d'essayer ». [67]

Andreas Malm

P.-S.

- Cet article a été initialement publié dans *Socialist Register 2017*, puis reproduit par le *Socialist Project*, le 23 avril 2018.
- Traduction Marc Bonhomme.
- Andreas Malm fait partie de la division d'écologie humaine de l'université de Lund. Il est l'auteur de 'Fossil Capital : The Rise of Steam Power and Roots of Global Warming', Verso Books (2016) et 'The Progress of This Storm : Nature and Society in a Warming World', Verso Books (2018).

Notes

[1] G. Ballard, *The Drowned World*, New York : Liveright, 2012 [1962], p. 58.

[2] 'U.S. Intelligence Community Worldwide Threat Assessment, Statement for the Record March 12, 2013,' in *United States Central Intelligence Agency (CIA) Handbook : Strategic Information, Activities and Regulations*, Washington, DC : International Business Publications, 2013, p. 40.

[3] Department of Defense, 'National Security Implications of Climate-Related Risks and a Changing Climate,' report submitted to Congress 23 July 2015, available from archive. defense.gov.

[4] Voir par exemple Peter Engelke and Daniel Chiu, *Climate Change and U.S. National Security : Past, Present Future*, The Transatlantic Partnership for the Global Future, Brent Scowcroft Center and the Ministry for Foreign Affairs of the Government of Sweden, 2016.

[5] David Kilcullen, *Out of the Mountains : The Coming Age of the Urban Guerrilla*, London : C. Hurst & Co., 2013.

[6] Solomon M. Hsiang, Marshall Burke, and Edward Miguel, 'Quantifying the Influence of Climate on Human Conflict,' *Science* (2013), 341, p. 4. Cf. Solomon M. Hsiang and Marshall Burke, 'Climate, Conflict, and Social Stability : What does the Evidence Say ?,' *Climatic Change* (2014), 123 : 39-55.

[7] Clionadh Raleigh, Andrew Linke and John O'Loughlin, 'Extreme Temperatures and Violence,'

Nature Climate Change, 4, 2014, pp. 76-7. Voir aussi John Bohannon, 'Study Links Climate Change and Violence, Battle Ensues,' Science, 341, 2013, pp. 444-5 ; Mark A. Cane et al., 'Temperature and Violence,' Nature Climate Change, 4, 2014, pp. 234-5 ; H. Buhaug et al., 'One Effect to Rule them All ? A Comment on Climate and Conflict,' Climatic Change, 127, 2014, pp. 391-7.

[8] Hsiang et al. répondraient peut-être que pour étudier l'interaction entre le climat et d'autres facteurs, il faut d'abord savoir que le premier est un facteur à part entière, et c'est ce que leur recherche démontre. Il y a un certain mérite à cet argument. L'état de cette science semble être précisément celui d'avoir identifié le climat en tant que moteur du conflit social, mais sans avoir une idée claire de la façon dont cette articulation fonctionne. Cf. Idean Salahyan, 'Climate Change and Conflict : Making Sense of Disparate Findings,' Political Geography, 43, 2014, pp. 1-5.

[9] Raleigh et al., 'Extreme temperatures,' p. 77.

[10] Martin Hoerling, Jon Eischeid, Judith Perlwitz et al., 'On the Increased Frequency of Mediterranean Drought,' Journal of Climate, 25, 2012, pp. 2146-61.

[11] Benjamin Cook, Kevin J. Anchukaitis, Ramzi Touchan et al., 'Spatiotemporal Drought Variability in the Mediterranean over the Last 900 Years,' Journal of Geophysical Research : Atmospheres, 121, 2016, pp. 2060-74.

[12] Colin P. Kelley, Shahrzad Mohtadi, Mark A. Cane et al., 'Climate Change in the Fertile Crescent and Implications of the Recent Syrian Drought,' PNAS, 112, 2015, pp. 3241-6.

[13] Robert F. Worth, 'Earth is Parched Where Syrian Farms Thrived,' New York Times, 13 October 2010. Voir aussi W. Erian, B. Katlan and B. Ouldbdey, 'Drought Vulnerability in the Arab Region : Special Case Study : Syria,' 2011 Global Assessment Report on Disaster Risk Reduction, United Nations ; OCHA (United Nations Office for the Coordination of Humanitarian Affairs), Syria Drought Response Plan, 2009-2010 : Mid-Term Review ; Francesco Femia and Caitlin Werrell, 'Climate Change Before and After the Arab Awakening : The Cases of Syria and Libya,' in Caitlin Werrell and Francesco Femia, eds., The Arab Spring and Climate Change, Center for American Progress, Stimson, and The Center for Climate and Security, 2013, pp. 23-32 ; Peter H. Gleich, 'Water, Drought, Climate Change, and Conflict in Syria,' Weather, Climate & Society, 6, 2014, pp. 331-40 ; Myriam Ababsa, 'The End of a World : Drought and Agrarian Transformation in Northeast Syria (2007-2010),' in R. Hinnebusch and T. Zintl, eds., Syria from Reform to Revolt, Vol. 1 : Political Economy and International Relations, Syracuse : Syracuse University Press, 2015, 199-222.

[14] See e.g. Kelley et al., 'Climate Change.'

[15] Bassam Haddad, Business Networks in Syria : The Political Economy of Authoritarian Resilience, Stanford : Stanford University Press, 2012, p. 104 ; Shamel Azmeh, 'The Uprising of the Marginalized : A Socio-Economic Perspective of the Syrian Uprising,' LSE Middle East Centre Paper Series, no. 6, 2014 ; Robin Yassin-Kassab and Leila Al-Shami, Burning Country : Syrians in Revolution and War, London : Pluto, 29-33.

[16] Ababsa, 'The End of a World,' pp. 210-17.

[17] Yassin-Kassab and Al-Shami, Burning Country, p. 33.

- [18] Pour la sécheresse à Dera'a, voir e.g. Caitlin E. Werrell, Francesco Femia and Troy Sternberg, 'Did We See it Coming ? : State Fragility, Climate Vulnerability, and the Uprisings in Syria and Egypt,' SAIS Review of International Affairs, 35, 2015, p. 31.
- [19] Suzanne Saleeby, 'Sowing the Seeds of Dissent : Economic Grievances and the Syrian Social Contract's Unraveling,' Jadaliyya, 16 February 2012.
- [20] Francescva De Châtel, 'The Role of Drought and Climate Change in the Syrian Uprising : Untangling the Triggers of the Revolution,' Middle Eastern Studies, 50, 2014, pp. 521-34.
- [21] De Chatel, 'The Role of Drought,' p. 532.
- [22] Une autre tentative pour minimiser la sécheresse est faite dans Christiane J. Frölich, 'Climate Migrants as Protestors ? Dispelling Misconceptions about Global Environmental Change in Pre-Revolutionary Syria,' Contemporary Levant, 1, 2016, pp. 38-50. Elle a interviewé des personnes de Dera'a qui ont déclaré que les réfugiés de la campagne vivant dans les camps autour de la ville n'ont pas orchestré la première phase du soulèvement. De plus, elle prétend qu'ils n'avaient pas les réseaux sociaux nécessaires à une entreprise aussi aventureuse et qu'ils n'auraient pas pu mener la charge contre le régime. Cette supposée neutralisation du lien repose sur une procédure extrêmement étroite. Il ne s'occupe que de Dera'a, et seulement des activités directement révolutionnaires des migrants qui s'y trouvent, ignorant les effets plus larges de la sécheresse - y compris les hausses des prix alimentaires et les pénuries d'eau - ainsi que de nombreuses preuves que le processus révolutionnaire dans son ensemble a décollé principalement dans les zones où ces effets ont été le plus fortement ressentis (ce qui ne veut pas nécessairement dire que les réfugiés climatiques ont organisé la révolution. Peu de personnes, s'il y en a, ont fait cette affirmation).
- [23] Sam White, *The Climate of Rebellion in the Early Modern Ottoman Empire*, Cambridge : Cambridge University Press, 2011. Pour une narration englobant le monde (dont le traitement de la crise ottomane est, naturellement, superficielle par rapport à celui de White), voir Geoffrey Parker, *Global Crisis : War, Climate Change and Catastrophe in the Seventeenth Century*, New Haven : Yale University Press, 2013.
- [24] White, *Climate of Rebellion*, p. 242. Lors de cet incident particulier, un tremblement de terre avait aggravé les pénuries d'eau dans la capitale.
- [25] Karl Marx, *Capital : Volume III*, London : Penguin, 1991, p. 927.
- [26] Pour tenter de mieux conceptualiser l'articulation du changement climatique dans le cadre du développement inégal et combiné, voir Andreas Malm, 'Tahrir Submerged ? Five Theses on Revolution in the Era of Climate Change,' *Capitalism Nature Socialism*, 25, 2014, pp. 28-44.
- [27] Lars T. Lih, *Bread and Authority in Russia, 1914-1921*, Berkeley : University of California Press, 1990, pp. 65-7.
- [28] Dolinsky quoted in Lih, *Bread and Authority*, p. 111.
- [29] V.I. Lenin, *Revolution at the Gates : Selected Writings of Lenin from 1917*, édité et présenté par Slavoj Žižek, London : Verso, 2004, p. 155.
- [30] Cristopher Bren d'Amour, Leonie Wenz, Matthias Kalkul et al., 'Teleconnected Food Supply

Shocks,' Environmental Research Letters, 11, 2016, 035007. Sur le rôle de la nourriture dans la révolution égyptienne, voir Malm, 'Tahrir Submerged ?' et les références qui s'y trouvent.

[31] Lih, Bread and Authority, p. 266.

[32] Voir par exemple Ben Hubbard and David D. Kirkpatrick, 'Sudden Improvements in Egypt Suggest a Campaign to Undermine Morsi,' New York Times, 10 July 2013.

[33] David Shearman and Joseph Wayne Smith, The Climate Change Challenge and the Failure of Democracy, Westport : Praeger, 2007, p. 133.

[34] Shearman et al., The Climate Change Challenge, p. 130.

[35] Citations de Shearman et al., The Climate Change Challenge, pp. 13, 141, 134.

[36] Citation de Shearman et al., The Climate Change Challenge, p. 111.

[37] À propos des Celalis et autres rebelles à Raqqa, voir White, Climate of Rebellion, e.g. pp. 179, 234, 237, 244 ; sur le fondamentalisme voir p. 215.

[38] Lih, Bread and Authority, pp. 37, 75, 98, 169.

[39] Lenin, Revolution at the Gates, p. 157. Emphase dans l'original.

[40] Lenin, Revolution at the Gates, p. 159. Emphase dans l'original.

[41] Christian Parenti, Tropic of Chaos : Climate Change and the New Geography of Violence, New York : Nation Books, 2011, p. 8.

[42] Parenti, Tropic of Chaos, p. 11 ; cf. e.g. pp. 20, 183, 209, 214-15.

[43] Alex Alvarez, 'Borderlands, Climate Change, and the Genocidal Impulse,' Genocide Studies International, 10, 2016, p. 30. Cf. e.g. Rafael Reuveny, 'Climate Change-Induced Migration and Violent Conflict,' Political Geography, 26, 2007, pp. 656-73.

[44] Damian Carrington and Michael Slezak, 'February Breaks Global Temperature by "Shocking" Amount,' The Guardian, 14 March 2016. Note du traducteur : depuis 2016, la température globale a baissé selon la Global Time Series de la NOAA étasunienne (mai 2018).

[45] Pour notre position sur ce seuil voir : Joeri Rogelj, Gunnar Luderer, Robert C. Pietzcker et al., 'Energy System Transformations for Limiting End-of-Century Warming to Below 1.5°C,' Nature Climate Change, 5, 2015, pp. 519-27.

[46] Ivy Tan, Trude Storelvmo and Mark D. Zelinka, 'Observational Constraints on Mixed-Phase Clouds Imply Higher Climate Sensitivity,' Science, 352, 2016, pp. 224-7. Pour une autre récente identification d'effets sous-estimés, voir Robert M. DeConto and David Pollard, 'Contribution of Antarctica to Past and Future Sea-Level Rise,' Nature, 531, 2016, pp. 591-7.

[47] Katarzyna B. Tokarska, Nathan P. Gillett, Andrew J. Weaver et al., 'The Climate Response to Five Trillion Tonnes of Carbon,' Nature Climate Change, 2016, on line May 23.

[48] Glick, 'Water, Drought,' p. 334.

[49] Andreas Malm and Shora Esmailian, 'Ways In and Out of Vulnerability to Climate Change : Abandoning the Mubarak Project in the Northern Nile Delta, Egypt,' *Antipode*, 45, 2013, pp. 474-92.

[50] Andreas Malm and Shora Esmailian, 'Doubly Dispossessed by Accumulation : Egyptian Fishing Communities between Enclosed Lakes and a Rising Sea,' *Review of African Political Economy*, 39, 2012, pp. 408-26 ; Andreas Malm, 'Sea Wall Politics : Uneven and Combined Protection of the Nile Delta Coastline in the Face of Sea Level Rise,' *Critical Sociology*, 39, 2013, pp. 803-32.

[51] Benjamin K. Sovacool, Björn-Ola Linnér and Michael E. Goodsite, 'The Political Economy of Climate Adaptation,' *Nature Climate Change*, 5, 2015, pp. 616-18.

[52] Lenin, *Revolution at the Gates*, p. 40.

[53] Lenin, *Revolution at the Gates*, 69, 163.

[54] Lenin, *Revolution at the Gates*, pp. 88-9.

[55] Lenin, *Revolution at the Gates*, p. 97.

[56] Lenin, *Revolution at the Gates*, p. 70.

[57] Cette liste s'inspire d'un courriel envoyé par Michael Northcott, professeur de théologie et d'éthique à l'Université d'Édimbourg, à la liste de géo-ingénierie du 17 avril 2016.

[58] Lucas Chancel and Thomas Piketty, *Carbon and Inequality : From Kyoto to Paris*, Paris School of Economics, 3 November 2015 ; Oxfam, 'Extreme Carbon Inequality,' *Oxfam Media Briefing*, 2 December 2015.

[59] Pour en savoir plus à propos du capital fossile, voir Andreas Malm, *Fossil Capital : The Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*, London : Verso, 2016.

[60] Ami Sedghi, 'Climate Change Seen as Greatest Threat by Global Population,' *The Guardian*, 17 July 2015 ; Laetitia van Eeckhout, 'Winds of Climate Change Blast Farmers' Hopes of Sustaining A Livelihood in Burkina Faso,' *The Guardian*, 7 July 2015.

[61] Naomi Klein, *This Changes Everything*, London : Penguin, 2014.

[62] Voir particulièrement Lars Henriksson : at bilpolitik.wordpress.com ; 'Cars, Crisis, Climate Change and Class Struggle,' in Nora Rathzel and David Uzzel, eds., *Trade Unions in the Green Economy : Working for the Environment*, Abingdon : Routledge, 2013, 78-86 ; 'Can Autoworkers Save the Climate ?,' *Jacobin*, 2 October 2015.

[63] Klein, *This Changes Everything*, p. 153.

[64] Marit Sundberg, 'Miljöaktivisterhar stoppat Vattenfalls elproduktion,' *SVT Nyheter*, 15 Maj 2016. Pour un rapport plus complet sur cette action, voir Andreas Malm, 'The End of the Road,' *Salvage*, salvage.zone, 16 May 2016.

[65] TT, 'Fridolin tar avstånd från kolprotest,' Sydsvenska Dagbladet, 16 May 2016.

[66] Lenin, *Revolution at the Gates*, p. 106.

[67] Daniel Bensaïd, *An Impatient Life : A Memoir*, London : Verso, 2013, p. 312.